

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1940

THÈSE

N°

347

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Gérard HOFFMANN

Né le 26 avril 1913, à Saint-Etienne (Vosges)
Ancien externe des Hôpitaux de Paris

LE CAS DE MAUPASSANT

Étude médico-littéraire

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, *Professeur*

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUBE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1940

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1940

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Gérard HOFFMANN

Né le 26 avril 1913, à Saint-Etienne (Vosges)
Ancien externe des Hôpitaux de Paris

LE CAS DE MAUPASSANT

Étude médico-littéraire

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1940

DOYEN... TIFFENEAU

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIÈRE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Bactériologie	R. DEBRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	ABRAMI.
Pathologie chirurgicale	MONDOR.
Anatomie pathologique	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CHIRAY.
Clinique médicale	LOEPER.
	CARNOT.
	CLERC.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
Clinique chirurgicale	CUNÉO.
	GOSSET.
	GRÉGOIRE.
	LENORMANT
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	CHEVASSU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
	LÉVY-SOLAL.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	Maurice VILLARET.
Clinique de la tuberculose	TROISIÈRE.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Clinique de cardiologie	LAUBRY.
Clinique de neuro-chirurgie	Clovis VINCENT.
Assistance médico-sociale	N...
Professeurs sans chaire	HAZARD.
	HOVELACQUR.
	MULON.
	OLIVIER.
	SANNIÉ.
	VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

AMELINE Pathologie chirurgicale.
 BARIÉTY Pathologie médicale.
 BENARD (H.) .. Pathologie médicale.
 BERNARD (E.) Pathologie médicale.
 BESANÇON (J.) Hydrologie.
 BOULIN Pathologie médicale.
 BULLIARD Histologie.
 CATHALA Pathologie médicale.
 CHEVALLIER .. Pathologie médicale.
 COSTE Pathologie médicale.
 DOGNON Physique.
 FEY Urologie.
 FUNCK Pathologie chirurgicale.
 GALLIARD Parasitologie.
 GASTINEL Bactériologie.
 DE GAUDART D'ALLAINES.. Pathologie chirurgicale.
 GAYET Physiologie.
 DE GENNES ... Pathologie médicale.
 GIROUD Histologie.
 HAGUENAU ... Pathologie médicale.
 HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
 HUGUENIN Anatomie pathologique.
 JOANNON Hygiène.

MM.

LACOMME Obstétrique.
 LANTUÉJOUL .. Obstétrique.
 LAROCHE (G.).. Pathologie médicale.
 LAVIER Parasitologie.
 LELONG Pathologie médicale.
 LEMAIRE Pathologie expérimentale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 M^{lle} J. LÉVY.... Pharmacologie.
 LÉVY-VALENSI. Neurologie et Psychiatrie.
 MÉNÉGAUX ... Pathologie chirurgicale.
 MOLLARET ... Pathologie médicale.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET.. Pathologie chirurgicale.
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 PETIT-DUTAILLIS.. Pathologie chirurgicale.
 PIÉDELIEVRE .. Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 RENARD Ophtalmologie.
 RICHET Physiologie.
 SÈNEQUE Pathologie chirurgicale.
 TURPIN Pathologie médicale.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT.. Physiologie.
 GUÉNIOT Obstétrique.
 HEITZ-BOYER ... Pathologie chirurgicale.

MM.

LARDENNOIS ... Pathologie chirurgicale.
 LE LORIER Obstétrique.
 NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie.
 SCHWARTZ Pathologie chirurgicale.
 VAUDESCAL Obstétrique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.
ALAJOUANINE.
AUBERTIN.
BRULÉ.
CHABROL.
DONZELOT.
DUVOIR.
LIAN.
VALLERY-RADOT
(Pasteur).
SEZARY.

Clinique médicale.

MM.
BASSET.
BROCQ.
CADENAT.
GATELLIER.
MOURE.
QUENU.
VELTER.

Clinique chirurgicale.

MM.
ÉCALLE.
METZGER.

Clinique obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.
CHAILLEY-BERT, agrégé Éducation physique.
LEDoux-LEBARD Radiologie clinique.
RUPPE Stomatologie.
WEIL-HALLÉ Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES CHERS PARENTS

A MA FEMME

A MES FRÈRES ET SŒURS

A MES BEAUX-PARENTS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

*Qui nous a fait l'honneur de présider
cette thèse, notre respectueuse gratitude.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR CLAUDE GAUTIER

Médecin des Hôpitaux

Qui a guidé nos premiers pas, notre profonde reconnaissance.

A MONSIEUR LE DOCTEUR BRÉCHOT

Chirurgien des Hôpitaux

A TOUS MES MAÎTRES DANS LES HOPITAUX

A MON FIDÈLE CAMARADE

LE DOCTEUR MAURICE HÉBERT

A TOUS MES AMIS

PRÉFACE

Cette thèse est une thèse de guerre. Elle fut écrite quelque part en France, en regard de la frontière suisse, au milieu des forêts de sapins... et des ouvrages bétonnés du secteur fortifié du Jura.

Le sujet que nous avons choisi est très attachant, car Guy de Maupassant n'est pas un homme comme les autres. Nous l'avons décrit, guidé par le seul souci d'exprimer notre pensée en toute objectivité. C'est pourquoi, nous semblerons peut-être parfois un peu sévère pour le génial auteur de tant de chefs-d'œuvre. Mais ce n'est pas déprécier l'homme que de le décrire tel qu'il était. Et, comme disait Jules Lemaître écrivant la biographie de Chateaubriand : « On ne châtie que ceux que l'on aime bien, et l'on n'aime pas uniquement que ceux que l'on respecte. » Ceci dit, j'écirai sans réticences et j'en parlerai sans retenue.

Ainsi ferons-nous pour l'auteur du Horla.

LE CAS DE MAUPASSANT

Étude médico-littéraire

CHAPITRE I

BIOGRAPHIE

Par quel étrange destin, était-il donné à l'auteur du « Horla », de naître en cette riante Normandie, où s'épanouit sa jeunesse vagabonde, alors qu'une lourde hérédité pesait déjà sur sa destinée.

Guy de Maupassant naquit au château de Miro-mesnil, près de Dieppe, le 5 août 1850. « C'était un de ces châteaux battus des brises du large, dont le vent d'équinoxe emporte au loin les tuiles pêle-mêle avec les feuilles de hêtres ». (Hugues Le Roux, *Portraits de Cires*). Après la naissance de Guy, Mme de Maupassant revint habiter Etretat, où l'enfant passa ses premières années.

Nous savons peu de choses sur les ancêtres de l'écrivain, son grand-père paternel, Louis de Maupassant, menait une vie de gentilhomme campagnard, et exploitait un domaine agricole à la Neuville-Champ-d'Oisel, il avait épousé une créole d'une grande beauté,

Mlle Murray, dont les yeux merveilleux se retrouvent dans le visage de Guy. Sa grand-mère maternelle, Mme Bérigny, tenait salon littéraire et écrivait de beaux vers. Guy de Maupassant hérita-t-il du talent littéraire de son aïeule, on le croit. C'est un petit garçon fort studieux, appliqué, bon, docile et agréable, si nous en jugeons par les notes de l'Instruction ecclésiastique d'Yvetot. Les lettres pleines de tendresse que Guy de Maupassant écrira à sa Mère nous le montrent le fils le plus attentionné. Le père de Guy était un gentilhomme séduisant, homme d'esprit, mais d'un tempérament sensuel et faible. Il épousa une jeune fille de la bourgeoisie normande, Mlle Laure Le Poittevin, et de cette union naquirent Guy et Hervé de Maupassant. Il n'est pas inutile de signaler, ainsi que le remarque un chroniqueur de l'époque, que Gustave de Maupassant était un artiste qui eut un vrai talent de peintre, il exposa plusieurs fois aux artistes français, et tout donne à penser que le milieu du romancier, les relations artistiques du père ont sûrement contribué à lui donner le goût du beau.

L'union de Gustave de Maupassant et de Laure Le Poittevin ne fut pas heureuse, ce fut cependant un mariage d'amour, mais le sémillant gentilhomme, superficiel, léger, volage qu'était Gustave de Maupassant, ne s'accordait guère avec l'esprit profond et la gravité recueillie de sa jeune femme. A la suite d'une de ses nombreuses aventures, dont il était coutumier, et où l'entraînait sans cesse son tempérament sensuel, Mme de Maupassant froissée dans son amour-

propre de femme exigea la séparation à l'amiable, reprit sa fortune, et se consacra à l'éducation de ses enfants, dont elle recevra pour eux, de son mari, une pension annuelle de 1.600 fr. (D'après une lettre de Guy de Maupassant, publiée par A. Lombroso.)

C'est alors que commence pour l'enfant épris de grand air et de liberté, cette vie de « poulain échappé » suivant l'expression de Mme de Maupassant dont le jeune Guy gardera toute sa vie le souvenir émerveillé, et qui eut la plus forte influence sur sa formation d'artiste. Nous le voyons courir et galoper avec les fils de paysans dans les champs pleins d'ajoncs, suivre joyeusement en mer les marins d'Yvetot, ou pêcher et « lever au clair de lune les filets posés la veille ». A cette vie rustique et saine, il acquit une robustesse et une force physique étonnante, et plus tard, nous le verrons consacrer ses loisirs aux parties de chasse ou de pêche avec de joyeux compagnons qui lui rappelleront sans cesse les merveilleuses années de son enfance. Cependant, si son corps s'assouplit à ces rudes exercices physiques, son intelligence très éveillée, enregistre, note, observe, les paysages verdoyants et pittoresques de la Normandie, il en brosera plus tard de sobres tableaux ; à vivre la vie de ces paysans, de ces pêcheurs, il puisera inconsciemment la meilleure connaissance des personnages que nous retrouverons dans les Contes et les Nouvelles.

Mme de Maupassant ne fut pas étrangère à cette formation d'esprit, elle fut la meilleure éducatrice de l'enfant, guidant ses premières lectures, éveillant sa

jeune intelligence, s'astreignant même à partager ses plaisirs et ses jeux, pour recevoir les impressions de son fils. N'y a-t-il pas dans cette constante et inquiète surveillance maternelle, l'obscur désir de voir son fils devenir un jour un grand écrivain, cela semble plausible, si on remarque que jeune fille, Mme de Maupassant vécut dans le milieu cultivé que fréquentait son frère, Alfred Le Poittevin, le délicat poète que la mort avait emporté trop vite.

Les leçons maternelles, les conseils éclairés que Mme de Maupassant donnait à son fils devinrent vite insuffisants, cette mère très sage le comprit, et elle se résigna à le faire entrer au séminaire d'Yvetot. Le contraste de la vie monacale, austère, avec les habitudes de liberté contractées par notre écolier, furent très pénibles à Guy ; la sévérité froide des prêtres lui faisait regretter le laisser aller bon enfant de ses amis les pêcheurs, et les franches coudées des paysans ; de plus, son esprit, prompt à l'observation critique, saisissait volontiers le ridicule ou les travers de ses nouveaux compagnons, fils de riches cultivateurs, ou appartenant à l'aristocratie locale, étaient vulgaires pour la plupart, et lui étaient antipathiques. « Il se vengeait sur eux en exerçant sa verve à leurs dépens. » (A. Brisson, *l'Enfance et la Jeunesse de Maupassant* dans *le Temps* du 7 octobre 1897.)

Ses maîtres ne lui inspiraient pas davantage de sympathie, et l'on conçoit qu'ils saisirent le premier prétexte pour se défaire d'un élève aussi peu docile et inquiétant. On le reconduisit chez lui à sa grande

joie, et il est vraisemblable que Mme de Maupassant ne fut pas trop choquée en voyant son fils reprendre sa bonne mine et ses belles échappées ; cependant, à la rentrée suivante, elle le fit entrer comme interne au lycée de Rouen.

Là, notre jeune poète, tout en travaillant avec ardeur, pourra donner libre cours à ses penchants pour la poésie qui l'intéresse bien davantage que les études classiques, il écouterà les conseils d'un vrai poète, Louis Bouilhet, à qui la mère de Guy l'avait recommandé. Louis Bouilhet était un ami d'Alfred Le Poitevin et eut une grosse influence sur notre écrivain, cependant les rimes de jeunesse de celui-ci, à la fois gauches et plus enthousiastes qu'originales ne donnent pas encore la mesure de ce que sera plus tard son talent, toutefois rien ne révèle encore en ce solide garçon une hérédité morbide quelconque. Cependant un événement imprévu changera vite le cours des choses, la guerre survient, Guy a alors 20 ans, il s'engage, fait campagne, puis nous le retrouvons à Paris où il occupe un emploi au Ministère de la Marine, d'où il passera plus tard au Ministère de l'Instruction publique ; cette vie monotone d'employé de bureau, notre poète saura s'y adapter, et elle n'aura pas été inutile, puisque son œuvre contiendra mille études curieuses sur cette vie de fonctionnaire. Pendant 10 ans, il ne produira rien, il se contente d'observer, mais comme elle fut fertile et prodigieuse, cette période d'attente, pendant laquelle il consacre ses loisirs au canotage sur la Seine, à quelques essais

de théâtre, de vers et de nouvelles ; ses premières ébauches sont suivies pas à pas, encouragées avec patience par Flaubert ; Flaubert, qui, ami du frère de Mme de Maupassant, Alfred Le Poittevin, reporta toute son affection sur son neveu. A l'école de ce grand styliste, nul doute que Maupassant ne devienne le fils spirituel de Flaubert, il en gardera l'écriture directe, le sens de l'observation minutieuse, l'horreur du banal et du convenu, et tout cela contribuera à faire de lui l'écrivain inégalable des contes.

La première révélation fut *Boule de Suif*, en 1884, c'est alors que commence la période de succès qui iront croissant jusqu'à la fin de sa vie. Tout lui sourit désormais, et les journaux mondains, tels que *le Gaulois* d'abord, puis *le Gil-Blas*, lui ouvrent leurs portes, dont Maupassant assurera la chronique ou les nouvelles pendant des années.

Il produit avec une prodigieuse fertilité, de 1881 à 1890, nous aurons : *la Maison Tellier*, *Mademoiselle Fifi*, *Contes de la Bécasse*, *Clair de lune*, *Miss Harriett*, *Les Sœurs Rondoli*, 1885, *Toine*, *Yvette*, *Contes du Jour et de la Nuit*, 1886, *M. Parent*, *la Petite Roque*, 1887, *le Horla*, 1888, *le Rosier de Madame Husson*, 1889, *La main gauche*, 1890, *l'Inutile beauté*, et puis ce furent la période des romans qui suivirent, de 1883 à 1890, *une Vie*, *Bel-Ami*, en 1885, *Mont Oriol*, 1887, *Pierre et Jean*, 1888, *Fort comme la Mort*, 1889, et *Notre Cœur*, en 1890.

Le voici célèbre et riche, il voyage sans cesse, à bord de son yacht, le *Bel-Ami*, il parcourt l'Algérie,

la Corse, la Sicile, il séjournera fréquemment sur la côte d'azur, et grâce à ces voyages, nous aurons : *Au Soleil*, 1884, *Sur l'eau*, 1888, et la *Vie errante*, en 1890.

Cependant la maladie qui minait sourdement Maupassant faisait son œuvre, et celui qui était entré selon sa propre expression, « dans la vie littéraire comme un météore », allait à l'âge de 43 ans à peine, entrer pour n'en plus sortir dans la Maison de Santé du Dr Blanche.

Ainsi que l'écrivait son pieux biographe, le Dr Maynial : « De sa jeunesse vigoureuse, de sa saine impassibilité peu à peu attendrie de pitié, de ses souffrances aussi, se dégage une incontestable vérité, celle même qu'il énonçait dans son étude sur Flaubert : « Les gens tout à fait heureux, forts et bien portants, sont-ils préparés comme il faut pour comprendre, pénétrer, exprimer la vie, notre vie si tourmentée et si courte ? Sont-ils faits les exubérants, pour découvrir toutes les souffrances qui nous entourent, pour s'apercevoir que la mort frappe sans cesse, chaque jour, partout, féroce, aveugle, fatale. » Toute l'œuvre de Maupassant, s'explique par cette hantise impérieuse de la mort, qui l'étreignit lentement, comme un pressentiment implacable, et qui se mêle chez lui aux sensations les plus violentes et les plus brutales de la vie.

Comment donc expliquer cette obsession tyrannique de la mort, chez ce bel homme, sain d'apparence, et à qui tout réussit ? Cette noire et amère vision

du monde sur laquelle les lettres à Mlle de Bashkirtseff donnent une si vive lumière, ce prodigieux désenchancement surprend et déconcerte. Et pourtant, il ne s'agit pas là de l'attitude de penseur due à une doctrine philosophique, — encore que Maupassant ait subi très sensiblement l'influence de la pensée de Schopenhauer. — Non, il s'agit là d'une cause qui touche beaucoup plus aux sources mêmes de la vie de l'écrivain, ce fort et bel homme, comblé des plaisirs de la vie, est un malade, au faite de la gloire, la maladie l'a pris et ne le lâchera plus.

CHAPITRE II

L'HÉRÉDITÉ MORBIDE

Les faits précis n'abondent pas, qui nous donneraient une idée absolument nette sur les tares héréditaires de Guy de Maupassant. Si nous nous en référons aux notes d'Albert Lumbroso sur la famille et la mère de l'auteur, nous ne pouvons qu'entrevoir une fâcheuse tendance, surtout chez Laure de Maupassant, à un excessif nervosisme. Ainsi, nous trouvons dans *Notes sur la mère*, à propos d'un incident familial, cette phrase déjà assez suggestive : « On avait oublié que dans cette famille, où les nerfs sont si facilement à nu, les divisions étaient profondes » ; et plus loin, à propos de Mme de Maupassant : Laure, chez les Flaubert, fut dès l'enfance familiarisée avec la maladie et la mort, et sa sensibilité s'en augmenta ». Sensibilité pathologique, sans nul doute, et qui eut, selon toutes vraisemblances, un substratum organique. Car nous savons, d'autre part, que Mme de Maupassant souffrit toute sa vie de la maladie dite de Grave ou de Basedow, dont les symptômes ont été ainsi décrits par Peter : Un gros cœur, un gros cou, de gros yeux. Peter y oubliait cette nervosité si spé-

ciala aux hyperthyroïdiens qui semble bien avoir été l'apanage de la mère de Guy.

Mais Louis Thomas nous donne des faits plus précis, et à la lueur de ceux-ci, nous comprenons mieux que certaines scènes familiales aient eu sur Guy une influence fâcheuse. Prenons en preuve, cette lettre par exemple, que Gustave de Maupassant, père de Guy, écrivait à M. Jacob :

« Mme de Maupassant est arrivée à un tel paroxysme de fureur, qu'à la moindre chose elle a des attaques terribles qu'il est impossible de cacher à l'enfant et qui lui font un mal énorme. Depuis huit jours, Mme de Maupassant était sans nouvelles de Guy, sa tête démenageait, et elle était inabordable, elle traitait ma belle-fille comme la dernière des femmes, elle traînait dans la boue la famille de celle-ci, et bref, samedi, dans une attaque, elle chassait Marie-Thérèse de sa chambre et lui ordonnait de retourner dans sa famille. Ma fille sortit de la chambre pour aller faire ses malles, quand ce fut fait, elle descendit pour lui dire adieu, dans l'intervalle, Mme de Maupassant avait avalé deux flacons de laudanum. Elle était anéantie. On courut chercher le médecin qui la fit vomir, et l'excès du poison la sauva. Quand elle revint à elle, sa fureur ne connut plus de bornes. Elle se leva, bouscula ma fille, et se sauva dans la rue. On se précipita après elle. Elle fut ramenée et couchée. Ma belle-fille fut occupée par l'enfant qui avait à son tour une crise abominable, elle l'emmena dans sa chambre et le confia à des amis pendant qu'elle

retournait auprès de sa belle-mère, Mme de Maupassant avait profité de ces quelques minutes pour s'étrangler avec ses cheveux. Il a fallu les couper pour la sauver, alors elle a eu des étouffements, des convulsions terribles... cette lettre est naturellement confidentielle, car il faut avant tout songer à l'avenir de la malheureuse petite fille. Ces événements sont abominables pour elle... Il faudrait donner une garde à Mme de Maupassant, ou la faire soigner dans une maison de santé comme elle le demande. »

Toutes ces folles extravagances ne sont pas pour nous persuader du parfait équilibre intellectuel de la mère de Guy.

Si, d'autre part, nous nous en référons aux médecins de la famille : les D^{rs} Lachronique et Maupassant, nous apprenons que ceux-ci furent frappés par les symptômes nerveux fort déroutants qu'accusait Mme de Maupassant, et sur lesquels ils mirent en fin de compte « l'étiquette d'Helminthiase ». Probablement pour rassurer le cerveau déjà si impressionnable de leur malade. Mais nous devinons que dans leur esprit, il n'était pas une seconde de doute sur l'authenticité d'une maladie nerveuse. Quelle fut-elle ? Nous pensons que sur ce terrain hyperthyroïdien, proie d'une intense nervosité, se greffa une constitution émotive, qui prit par instant une allure bien particulière, comme nous le prouve fort judicieusement Thomas, en rapportant les faits suivants : il est question d'une visite de jour de l'an impatientement attendue par la mère de Guy, qui nous la rapporte, comme

nous le verrons, d'une façon quelque peu romancée ; elle dit : le jour de l'an, Guy, en arrivant, les yeux pleins de larmes, m'embrassa avec une effusion extraordinaire. Toute l'après-midi nous causâmes de mille choses, je ne remarquai en lui rien d'anormal qu'une certaine exaltation, ce ne fut que plus tard, à table, au milieu de notre dîner, en tête-à-tête, que je m'aperçus qu'il divaguait ; malgré mes supplications, mes larmes, au lieu de se coucher, il voulut repartir pour Cannes... Enfermée, clouée ici par la maladie : « Ne pars pas mon fils, lui criai-je, ne pars pas. » Je m'attachai à lui, je traînai à ses genoux ma vieillresse impotente, il suivit sa vision obstinée ; et je vis s'enfoncer dans la nuit, exalté, fou, divaguant, allant je ne sais où, mon pauvre enfant. Or, continue et objecte Thomas, si nous acceptons la version de l'excellent François (François fut le domestique fidèle des bons et des mauvais jours de l'auteur, c'était un esprit droit qui voyait les choses avec une simplicité qui ne fut pas toujours dénuée de finesse), François ne fait allusion à aucune scène tragique. Tout le récit, conclut Thomas, est donc un pur roman. Il est vrai que Mme de Maupassant aimait son fils d'un violent amour maternel, et ceci explique sans doute cela. Au total, basedowienne, nerveuse, émotive, avec une certaine tendance, souvent même très marquée à l'imprécision et à l'exagération, telle fut la mère de Guy.

Quel était enfin l'état de santé d'Hervé, frère de Guy, Hervé avait été, dit-on, frappé d'une insolation, c'est sur le compte de cet accident que furent mis les

désordres cérébraux nombreux très prononcés, constatés par la famille et les médecins de celle-ci. Une insolation donne des troubles psychiques, la chose est certaine, mais ne suffit pas à expliquer des troubles comme ceux que rapporte Lumbroso qui va jusqu'à écrire : « Hervé de Maupassant devait n'être que la loque humaine que la terre a dissoute dans le cimetière de Bron. » Pour littéraire que soit cette phrase, une chose est néanmoins certaine : Hervé fut atteint d'une maladie nerveuse, selon toute vraisemblance, si nous en référons aux médecins de la famille Maupassant, une paralysie générale. Incroyable bizarrerie du sort, coïncidence extraordinaire, les deux frères seraient morts de la même maladie, et cette maladie fut une maladie nerveuse. Voilà qui est bien fait pour troubler l'esprit le plus objectif, le moins porté aux déductions rapides, de quelque côté que l'on se tourne donc, sous quelque angle que l'on regarde dans l'hérédité pathologique de Guy, une constatation s'impose à l'esprit : La morbidité neuro-psychique fut l'apanage de ses ascendants.

CHAPITRE III

LES CAUSES DU MAL

Dans la magnifique préface qu'il lui a consacrée dans l'édition Conard, Pol Neveux écrit : « On l'aime d'autant plus qu'on le croit heureux et fort. Mais ce que tous ignorent, c'est que ce gars au visage hâlé, au large col et aux muscles saillants, qu'on compare invariablement à un jeune taureau en liberté, et dont on chuchote à l'oreille les héroïques exploits d'amour, est malade et bien malade. Dans le moment même où le succès est venu à lui, il a rencontré aussi la maladie, laquelle ne le quitte plus, est assise immobile à ses côtés, et, de sa figure de ténèbres, le regarde. Il souffre de terribles migraines, suivies de longues insomnies. Des phénomènes nerveux l'agitent : il les apaise par des stupéfiants, et abuse des anesthésiques. Espacés d'abord, des troubles de la vue se sont déclarés, et un oculiste célèbre a parlé d'anomalie, d'asymétrie pupillaire. Le glorieux jeune homme tremble en secret, et les phobies le hantent, multiformes ».

Voilà qui résume merveilleusement ce que fut la vie de Guy au début de sa gloire. Oui, qui donc eut deviné en Maupassant à cette époque le drame intérieur qui se jouait derrière les traits de ce solide

garçon, inexorablement miné par le mal, ce mal qui le conduira lucide et désarmé au bord du tombeau, mais par qui nous aurons de troublants chefs-d'œuvre. Il fut multiforme apparemment, ce mal, mais toujours nous en retrouvons la source, dans le besoin frénétique de porter à leur paroxysme toutes les activités intellectuelles et physiques — besoin tel qu'il ne s'embarrasse plus des barrières imposées par la religion ou la société.

Pendant toute sa jeunesse Guy eut un besoin violent de dépenser des forces physiques qui étaient considérables. Il s'y employa avec ardeur, et trop souvent, il les gaspilla. Il aimait vivement les plaisirs nautiques, l'eau exerçait sur son esprit une attraction puissante, qui, nous le verrons dans un prochain chapitre, fut parfois trouble... Il aimait aussi la Seine, son refuge, après les longues heures de réclusion passées au Ministère de la Marine. Mais, plus tard, il entreprend, libre et riche, de longues croisières à bord de son yacht *Bel-Ami*, et nous le trouvons tour à tour en Corse, en Algérie, sur la Côte d'azur, en Sicile. Fier de sa force physique, de ses bras fort bien musclés, il entendait en faire montre, et pour cela, il eut commis les pires folies : c'est ainsi que se ruine la santé la plus robuste, l'organisme le plus merveilleusement construit.

François, son domestique, nous fait un récit fort suggestif à cet égard, dont nous extrayons les passages les plus significatifs : « Le jour de la partie de canotage est arrivé, je prends les ordres ; je suis bien

entraîné me dit-il, et — me faisant voir ses bras — il y a de la force là dedans et c'est naturel, j'ai tant canoté, et tant fait d'exercices physiques de toutes sortes... dans ma poitrine aussi, il y a du souffle et de la résistance, choses que n'ont pas tous ces canotiers d'occasion ; je suis tout prêt à leur prouver s'ils veulent se mesurer avec moi, mais j'en doute... »

Vers deux heures, Monsieur parti habillé de neuf, culotte, maillot, et magnifique casquette blanche. En sortant, il se frottait les mains : « J'ai du très bon suif en ce moment... », dit-il gaiement. Il était plus de six heures quand il rentra : il avait la figure décomposée, avec des plaques violettes ; il me fit peur : « Vite, François, ma douche tout de suite ». Je l'aidai à retirer son maillot et sa culotte ; son corps était tout violacé. Malgré tout il prit sa douche, puis aussitôt après, lui et moi, nous nous sommes mis à pratiquer des frictions au gant de crin avec addition d'eau de cologne. Monsieur se sentait mal à l'aise, et les jours suivants, il fut maussade. Il me conta pourtant cette sortie en bateau : « Mes invités, me dit-il, m'ont laissé la plus grosse charge, mais je leur ai fait voir ce qu'un homme entraîné peut fournir dans ce genre de sport... »

Quelques jours passèrent ainsi, mon maître n'allait pas mieux, il faisait tout de même quelques pas dans l'île et allait voir ses bateaux. Puis de fortes coliques se déclarèrent, tous les remèdes ordinairement employés dans ces cas restèrent sans résultat. Il se décida alors à prendre XV gouttes de perchlorure de fer tous

les quarts d'heure dans un peu d'eau, tout en continuant les cataplasmes de farine de lin laudanisés, et cela réussit à enrayer le mal.

A la suite de cette indisposition, il alla voir un médecin à Paris, mais il ne revint pas satisfait, se plaignant du peu de connaissances de ces Messieurs de la Faculté. »

On le voit, après ses excès, Maupassant se trouvait extrêmement fatigué, mais s'en étonnait, et bientôt, s'en irritait. Tout se passe, comme s'il eût voulu soumettre les phénomènes physiologiques les plus élémentaires de son organisme à sa volonté, ou plus exactement à son caprice. Et pour cela, il usait et abusait des excitants, et de quelle manière, personne n'y eut résisté. M. Dorchin écrit : il arrivait alors de Divonnes, près du lac Léman, d'où il avait été chassé, disait-il, par une inondation qui avait envahi sa chambre, et par l'entêtement du médecin qui avait refusé de lui administrer la douche la plus dure, la plus froide, celle qu'on administre qu'aux forts : la douche de Charcot. Et il menaçait déjà le médecin de s'en aller, s'il ne consentait pas à lui donner ladite terrible douche. Son agitation était extrême, et il se refusait à tous traitements sédatifs, ne recherchant que des excitations nouvelles... Il était fou déjà : folie de l'exagération en toutes choses... » (cité par Louis Thomas). Ceci se passait il est vrai en 1891, époque où déjà les premières atteintes de la paralysie générale, se faisaient sentir, mais rien ne nous oblige à croire, qu'il n'en fût pas ainsi tout au long de sa car-

rière, au contraire, d'ailleurs les souvenirs de François sont émaillés, nous pourrions dire criblés d'anecdotes semblables, où toujours, on trouve un Maupassant demandant aux remèdes les plus violents, un soulagement immédiat à ses dépenses d'énergie.

Au surplus, d'autres excès, mais d'un tout autre genre, devaient encore contribuer à affaiblir cet organisme trop ardent, ce furent les excès cythériens.

Maupassant, nous l'avons dit, était un fort bel homme — et dans ce beau garçon, coulait un sang généreux. Son portrait dans l'édition Conard nous le montre dans la plénitude de sa jeunesse et de sa gloire : Des yeux magnifiques, un nez droit, des traits virils et purs à la fois, nul doute que les jolies femmes de l'époque en aient été violemment éprises, et si nous en croyons les chroniques du temps, il rencontra peu de cruelles. Certaines aventures semblent avoir eu sur sa santé une influence vraiment néfaste, comme en témoigne ce récit de François — qui veilla sur la santé de son maître avec une touchante sollicitude — et qu'une de ces femmes irritait fort, bien qu'il ait convenu de sa grande beauté : « La dame inconnue est revenue plusieurs fois, son attitude n'a pas varié ; elle entre et sort toujours de même, ce n'est pas une cocotte quoiqu'elle soit trop parfumée, elle n'a rien des professionnelles, elle n'appartient pas non plus à cette société du monde distingué où l'on rit, et que son maître a fréquenté ; c'est une bourgeoise du plus grand chic, elle a tout à fait le genre de ces grandes dames qui ont été élevées soit

aux Oiseaux, soit au Sacré-Cœur, elle en a gardé les bonnes et rigides manières... et plus loin : Elle est d'une beauté remarquable, et porte avec un chic suprême ces costumes tailleurs, toujours gris perle ou gris cendré, serrés à la taille par une ceinture tissée en vrais fil d'or... mais plus loin, François change un peu de ton ; il écrit : Elle est revenue ; comme toujours elle passe raide dans le salon sans que son visage, qui paraît de marbre, ait fait le moindre mouvement... je me retire dans ma chambre : un sentiment de tristesse mêlé de colère me saisit : ne devrai-je pas dire son fait à la visiteuse néfaste, lui reprocher le crime qu'elle commet de gâté de cœur, au besoin, la mettre dehors sans cérémonie ? Je puis dire maintenant combien je regrette de ne pas avoir eu le courage de céder à ces impulsions, d'éloigner ce vampire, mon maître vivrait encore.

François ne se trompait pas, et Guy lui-même, un peu plus tard, demande à son domestique de « surtout ne plus voir la dame de marbre, qui lui fait tant de mal. »

Comme bien l'on pense, ses bonnes résolutions n'étaient pas toujours tenues, les excès étaient inévitablement suivis de dépressions nerveuses profondes, d'abattement que Guy cherchait à dissiper, toujours par la manière forte, qui, on le conçoit, n'avait pas toujours le résultat espéré.

Chose plus grave, chez cet homme physiquement surmené, un besoin dévorant d'écrire allait de pair avec un égal besoin d'exercice physique ; Maupassant

travaillait, écrivait des vers, des nouvelles, des romans, des contes, avec une rapidité déconcertante, il travaillait presque sans se corriger — du moins on le prétend — bien que sa pensée toujours en éveil, rumina sans cesse des œuvres nouvelles. Laure de Maupassant, sa mère, affirme qu'il travaillait cinq heures par jour. Cinq heures de travail intellectuel par jour, c'est une somme énorme pour la pensée créatrice, surtout au rythme où Maupassant écrivait. Si encore, il n'eût commis que des excès physiques, sa nature vigoureuse y eut probablement consenti : mais mener de pair les deux vies, atteler au même char et avec une égale frénésie le muscle et l'esprit, c'en était trop. Et comme le fait spirituellement remarquer Louis Thomas : « Le plus excellent rameur d'Oxford trouverait cette hygiène excessive, car il se couche de bonne heure, et ne passe pas la journée enfermé dans un bureau. »

Enfin, et c'est bien là la chose la plus grave, Guy eut recours, mais cela surtout à la fin de sa vie, à des stupéfiants, à des anesthésiques : opium, morphine, haschich, cocaïne. Il s'adonna même, ce qui peut sembler curieux, à créer des symphonies d'odeurs, ce qui ne semble pas avoir contribué heureusement à maintenir en bon état sa santé intellectuelle ; François écrivait à cette époque : Une demi-heure après, je lui apporte un lait de poule au thé, qu'il prend avec plaisir ; il me dit d'enlever une série de flacons à parfums qu'il a retirés de son cabinet de toilette : « Toutes ces odeurs, me dit-il, m'ont fait beaucoup de mal. »

Dans *Yvette*, Maupassant nous décrit avec des précisions étonnantes de vérité (ce qui est bien la preuve qu'il les a lui-même éprouvées), les ivresses de l'anesthésie chloroformique, lors de la phase d'excitation corticale, cette légèreté de la conscience, ces dons si particuliers d'ubiquité, de translucidité, cette excitation énivrante sont bien celles décrites dans les traités de physiologie.

Si l'on ajoute à tout cela, un train de vie très fatigant, car Maupassant sacrifia beaucoup à la vie mondaine, on concevra sans peine qu'il était une proie facile pour la maladie, et, comme l'affirme le Dr Glatz qui le soignait : « Il brûlait sa chandelle par les deux bouts... il était un candidat à la paralysie générale. »

CHAPITRE IV

LE MAL

« Maupassant est mort paralytique général ; voilà le fait brutal » dit, Louis Thomas au début de son ouvrage sur l'auteur. Il reste néanmoins à le démontrer, et nous nous y attacherons au cours de ce chapitre, en recherchant tous les signes de cette maladie que put présenter Guy. Nous verrons qu'ils furent nombreux, et que rarement cas clinique se présentera dans sa pureté avec autant de netteté et d'éloquence que celui du génial jeune homme.

Dans cette grave affection, l'étiologie spécifique est maintenant certaine, personne ne cherche plus actuellement à le contester une seule seconde, et les ouvrages, les travaux modernes des neuro-psychiatres sont tous d'accord sur ce point. Après enquête que nous avons menée auprès de ceux-ci, il résulte que seul l'empirisme est à la base de cette acquisition, mais il y a relation de cause à effet dans un nombre tellement considérable de cas, que l'on peut affirmer que 99 pour cent de cas de paralysie générale ont à leur source la spécificité. On peut donc sans faire une grave entorse à l'honnêteté médico-scientifique, affirmer que Guy de Maupassant était syphilitique. D'ail-

leurs, cette affirmation sera corroborée par deux témoignages d'auteurs qui se sont attachés à rechercher la cause de la maladie de Maupassant : Lumbroso et Thomas. Le baron Lumbroso écrit en effet : « Tous les documents recueillis, tous les témoignages groupés, tous les faits rassemblés me prouvent que c'est le Professeur Morselli qui a raison lorsqu'il m'écrit que Maupassant est né parfaitement sain. Il était digne de l'éloge qu'en fit Zola : Maupassant est la santé, la force même de la race, sa folie n'est que la conséquence d'une maladie, que tout autre eut pu avoir à sa place. L'hérédité est hors de cause. Le tort de Maupassant est d'avoir empiré son sort, d'avoir accéléré sa folie par son genre de vie. Dois-je rappeler la belle pièce de M, Brioux, *les Avariés*, si sottement interdite par la censure théâtrale à Paris, et toute la série des bonnes doctrines qu'elle proclame ? Il est certaines maladies « spécifiques » qu'il ne faut pas négliger, mais au contraire soigner attentivement. Si on a eu le malheur de les gagner, on ne doit pas désespérer et se regarder comme perdu ; le mal est curable...

Le deuxième témoignage est fourni par Louis Thomas, qui connut Lumbroso, et qui écrivait : « Dans un entretien que j'eus avec lui en juillet 1905, M. Lumbroso m'a déclaré tenir de deux médecins, l'un mort, l'autre vivant, l'un français, l'autre suisse, ayant tous deux soigné Maupassant, que celui-ci leur avait déclaré dans les débuts d'un traitement qu'il avait eu la syphilis. Voici un témoignage, il y a lieu

de le discuter, poursuit Thomas. Pour ma part, je l'accepte comme véridique, ne voyant pas quelles raisons pousseraient M. Lumbroso à affirmer la syphilis plutôt que l'intégrité ou réciproquement. Ainsi nous admettrons comme un fait certain que Maupassant a été syphilitique. » Acceptons donc, nous aussi, les conclusions de ces auteurs, puisqu'au surplus, elles s'accordent, comme nous le disions plus haut, avec la réalité scientifique.

La paralysie générale, disent Magnan et Sérieux, débute le plus souvent à l'âge adulte. Le début est insidieux, la marche progressive, la terminaison fatale.

Le début fut en effet, des plus insidieux, et c'est insensiblement, sans grands éclats, que Maupassant passa de l'état de santé à l'état de maladie. Le début remonte, d'après ce que nous avons pu déduire par compilations, recoupements, correspondances et les œuvres elles-mêmes, vers les années 1881 ou 1882. Dès cette époque, en effet, Maupassant était déjà très fatigué, sinon atteint. Cette fatigue qui semble avoir été à la fois intellectuelle et physique, correspond bien à la lenteur de l'idéation, au dégoût du travail qui frappent le paralytique général à la période toute initiale. D'autre part, son caractère changea aussi dès cette époque. « Jusqu'aux dernières années de sa vie, c'était le plus joyeux garçon du monde, expansif, jovial, ardent à s'amuser, écrivait Mme de Maupasant. Son meilleur compagnon, son frère de canotage, M. Léon Fontaine, « qui lui fut si dévoué », vous dira

comme moi, qu'aucun symptôme n'annonçait la catastrophe où sa raison a sombré. Il jouissait au physique comme au moral d'un admirable équilibre (cité par Lombroso). Il semble que Mme de Maupassant ait exagéré, en disant qu'il était le plus joyeux garçon du monde et qu'il sombra dans la catastrophe brutalement. Lorsqu'en effet nous parcourons les *Souvenirs de François* on est frappé au contraire par le pessimisme croissant, le dégoût progressif de tout ce qui avait été jusqu'alors son plaisir, sa raison de vivre.

Nous lisons d'autre part dans Thomas : « Des malaises lui vinrent, d'invincibles insomnies, d'incessantes douleurs à la tête. La mélancolie l'envahit. Ayant de la maladie une peur malade, il nous fit sur sa santé des confidences sinistres. Il lut des livres de médecine, s'infligea des régimes cruels, et se bourra de drogues, il ne parlait plus guère que de remèdes et de panacées. Sa figure s'allongea, ses yeux jadis humides et rieurs, devinrent vitreux. Il vieillit en quelques mois de dix années...

Tous ceux qui le connurent, tous ses amis, et surtout les plus intimes, furent frappés, et combien douloureusement par sa tristesse et même son habitus extérieur. Cette tristesse, ce pessimisme n'étaient pas occasionnés, mais plutôt exagérés par d'intolérables migraines, des névralgies terribles et Maupassant demandait à l'éther un soulagement passager à ceux-ci.

Ce qu'il regrettait le plus, c'étaient les journées de

travail perdu, car, à la suite de ces crises, il avait un besoin absolu de repos. D'autre part, nous dit François, il se plaignait de tout. Son appartement lui déplait, le bruit incessant des voitures sur ces gros pavés le fatigue ; et puis, comme point de vue, ce terrain vague clos de planches noires, lui paraît une monstruosité...

Pour échapper à cette lancinante mélancolie, à cette peur de la maladie qui le tenaille, à ces dépressions nerveuses intenable, il fuit. Nous assistons tous à la course éperdue de cet homme à travers le monde, poursuivi par l'implacable mal. Il veut se distraire, s'étourdir, changer de milieu, voyager, conscient d'être la proie d'une idée fixe et voulant la fuir. Mais comme dans le Horla — cet hallucinant double — le mal est toujours là, qui veille à ses côtés, et qui dans l'ombre, silencieux, le guette, comme une proie certaine. Cette période de sa vie est infiniment douloureuse, car partout, où qu'il soit, on le devine torturé par ce mal moral, cette peur immense de souffrir, ce désespoir de mourir.

Nous le trouvons tour à tour en Angleterre, qu'il fuit avec humeur et s'écrie : « Je ne me sens plus ; ces diables d'Anglais, cette soi-disant société distinguée m'ont mis dans un état incroyable, tellement ils sont ennuyeux et agaçants de fatuité et de non sens, vraiment, quels gens insupportables ; aussi ai-je abrégé mon séjour. Je ne suis resté là-bas que huit jours, et croyez bien que si je n'avais pas trouvé dans ce pays insipide, une Flamande de Gand, au sang

généreux avec un superbe profil et une gorge...

Il quitte Poissy où dit-il : « Il y a trop de demi-mondaines, retourne à Paris, qu'il fuit pour aller dans les Cévennes, puis à Luchon où la cure ne réussit pas... Nous le retrouvons bientôt en pleine mer, où il brave une tempête, mais se plaint de ne pouvoir dormir à cause du ronflement d'un de ses matelots... Et c'est la succession folle du bateau, du chemin de fer, du cheval, qui se déroule comme les images rapides d'un film hallucinant dont l'acteur est un homme apeuré qui fuit...

Certes, ce n'est plus là le Maupassant gai, plein d'allant, sportif, de la période de la gloire, mais un Maupassant souffrant, soucieux, angoissé, que mine la maladie. Et celle-ci prend une place de plus en plus grande dans sa vie.

Parallèlement à ce changement de caractère, à ces fatigues, à ces migraines, se sont installés des troubles pupillaires qui l'inquiètent fort, et qui, comme les troubles précédents, sont les tout premiers en date.

Il s'agit de la dilatation anormale d'une pupille, d'une asymétrie pupillaire pour laquelle Maupassant s'alarme beaucoup. Il consulte nombre d'ouvrages médicaux sur les maladies des yeux, consulte des ophtalmologistes éminents et des oculistes célèbres, et en parle dans sa correspondance.

Son domestique lui-même remarque de temps à autre les yeux très rouges (en raison probablement des nombreux collyres qu'il s'infligeait et qui tous l'irritaient, même les plus faibles). Si l'on en croit

les témoignages, il souffrit par instant, de cécité subite et temporaire et d'éblouissements passagers. On parle de la fixité malade de son regard, du terne de ses yeux, qui sont comme dépolis, et sans cesse, on revient sur ce changement de ses yeux jadis humides et rieurs.

Mais, c'est à Georges Normandy que revient le mérite d'avoir fait la plus grande lumière sur ces troubles. Nous lisons dans sa très intéressante étude sur la fin de l'auteur : « Il préfère lire les yeux ouverts, tout en ne voyant pas nettement de près de l'œil gauche. Et il explique ce manque de netteté ainsi : c'est parce que l'œil gauche donne de la lumière au droit (*sic*). A l'œil gauche, mydriase toujours, légère irrégularité des contours de la pupille, immobilité absolue. A l'œil droit, myosis, immobilité sous la lumière. A l'ophtalmoscope, toujours rien d'anormal... Voilà qui est déjà assez suggestif. Mais il poursuit plus loin, avec une précision de plus en plus grande : « Mais la pupille gauche était dilatée, et la pupille droite rétrécie, l'accommodation était paralysée à gauche, et normale à droite. Les deux pupilles réagissaient bien sous l'influence de la convergence, mais elles ne réagissaient pas sous l'influence de la lumière. Les symptômes pour l'œil gauche sont accusés maintenant par l'œil droit ». Au total, inégalité et irrégularité pupillaire, dont l'une est déformée et myotique, l'autre, mydriatique, iris terne et dépoli, réaction à l'accommodation, mais non à la lumière, c'est assez troublant.

Nous connaissons la valeur considérable des signes pupillaires dans la paralysie générale, et les médecins de l'époque ne s'y trompaient pas ; quelques années déjà avant la fin de l'illustre malade, il rapportait ce signe à sa véritable cause, et lui donnait toute sa valeur.

Plusieurs médecins, dès cette époque, avaient en main un diagnostic ferme, et l'un de déclarer que, « bientôt cette intelligence de génie, ne serait plus qu'un numéro sans conscience dans une maison de santé. »

Bientôt, le mal se précise encore, et le pauvre Guy ne peut plus rien, que de s'adonner à l'éther pour calmer ses migraines et ses névralgies. Il ne travaille plus, et un jour, il sort nu dans le jardin de sa villa, pour réclamer à grands cris, à ses domestiques, son anesthésique favori. Conscient de plus en plus de s'acheminer vers la folie, une nuit il décide de mourir, par bonheur, son fidèle domestique avait enlevé les balles du revolver qui reposait dans le tiroir de sa commode, tout en laissant les bourres, et le malheureux n'aboutit qu'à se noircir la tempe. Il saisit un coupe-papier, et veut se trancher la gorge, mais après une incision profonde, s'arrête et pousse des cris horribles qui alertent François et les deux braves matelots qui dormaient dans une chambre à côté. Navrant épisode, retracé à grands traits, mais qui montre combien grande était déjà la progression du mal.

Bientôt en effet, la paralysie générale se confirme

de plus en plus. Guy fait une dernière excursion en mer à bord de son joli yacht, *Bel-Ami* dont il revient content, mais fatigué, nous dit Georges Normandy. « Les marins s'étaient aperçus, qu'il avait eu de la peine à embarquer dans le canot, et à débarquer. Ses jambes lui obéissaient mal. Il les levait souvent trop haut et posait le pied trop vite... » C'est bien là un trouble de la statique, surtout locomotrice. Sa parole devint embarrassée, et souvent, il bégayait. Surtout, lit-on dans *Thomas*, des troubles de l'écriture s'accusèrent : il oubliait des mots dans ses phrases, faisait de grossières fautes d'orthographe, écrivait lise pour lire, Dorchoin pour Dorchain, se répétait, juxtaposait deux mots côte à côte, et dans certaines lettres d'affaires, son style, se fait heurté, lourd, sans grâce.

Le Dr Maurice Pillet a fait sur ses signes scriptographiques de la maladie de Maupassant, des remarques fort judicieuses.

C'est vers l'année 1890, que Maupassant devait entrer dans la période psychique des hallucinations : hallucinations visuelles, hallucinations autoscopiques, idées délirantes.

Ce qui frappe douloureusement, c'est que le malheureux s'aperçut au début qu'il délirait, et il en éprouvait un cruel désespoir. Lombroso raconte qu'au cours d'un repas, Maupassant déclara qu'il avait été prévenu d'un événement récent par une pilule : devant le silence surpris des convives, il s'aperçut sans doute qu'il divaguait, mit le nez dans son assiette et ne souffla plus mot pendant tout le repas.

Une autre hallucination est rapportée par le D^r Sollier dans son ouvrage : *Les phénomènes d'autoscopie*. Alors que l'auteur travaillait à son bureau, ayant formellement interdit à quiconque de le déranger pendant son travail, il vit entrer sa propre personne qui s'assit à sa table et se mit à lui dicter ce qu'il écrivait. L'hallucination dura ainsi quelque temps. Son domestique raconte également qu'un soir il est réveillé par des détonations. Inquiet, il pénètre dans la chambre de son maître, et n'est pas peu surpris de le trouver assis tranquillement sur le rebord de la fenêtre, et tirant dans la nuit ; son maître lui dit : qu'ayant entendu un bruit d'escalade, il était persuadé qu'un cambrioleur avait franchi le mur du jardin et... il tirait, au hasard, dans le noir de la nuit.

Or François n'avait rien entendu, bien que veillant constamment. Nous sommes là encore en présence d'une hallucination typique, et des exemples aussi probants ne manquent pas.

Plus intéressantes, encore pour nous, furent les idées de délire mégalomaniques de cette paralysie générale absolument typique, beaucoup plus riche dans sa symptomatologie que bien des paralysies générales actuelles, car de l'avis d'éminents psychiatres, on rencontre de moins en moins, dans les maisons de santé, de ces déments qui se prennent provisoirement pour Louis XIV ou l'apôtre Saint-Paul.

La plus typique — celle qui au surplus est rapportée par la plupart des chroniqueurs et des auteurs.

— est la suivante : il montrait à Champel (station thermale de repos) un bien banal et fort ordinaire parapluie à des amis, et disait avec une grande excitation et une logorrhée suspecte ; « Ce genre extraordinaire de parapluie ne se vend que dans une certaine boutique du faubourg Saint-Honoré, où j'en ai fait acheter olus de cinquante par l'entourage de la paincesse Mathilde ». Le lendemain, montrant sa canne : « Avec cette canne, je me suis défendu un jour, contre trois souteneurs par devant, et trois chiens enragés par derrière. » D'autres fois, il se vantait d'avoir reçu un accueil somptueux et quasi royal chez M. de Rothschild, ou encore, qu'un amiral avait fait tirer en son honneur de nombreux coups de canon dont chacun valait une somme fabuleuse.

Plus tard, quand il fallut, hélas ! se résoudre à l'interner, dans la maison de santé du Dr Blanche, ce seront d'incessantes idées de délire, mégalomaniaques et hypocondriaques, qui auront toujours le même cycle d'ailleurs : délire religieux surtout ; il se prend pour le fils de Dieu, ou s'écrie : arrêtez Jésus-Christ, je ne suis pas chrétien. Mais aussi lipémanie : il se croit persécuté, volé, pillé par ses éditeurs, accuse son domestique de lui prendre des millions, et bientôt des milliards ; délire de négation : il n'a plus d'estomac, de cœur, de foie, ou bien il a trois estomacs en argent, dont chacun lui coûte douze mille francs, il est chrétien, car tous les chrétiens ont un estomac en argent. Souvent, très souvent, il parle de son double, — toujours le Horla — ouvrez la porte, pour que le

diable en sorte. Son frère Hervé est vivant dans son tombeau, mais surtout il est hanté par la médecine, l'eau, l'hydrothérapie : le podophylle est son ennemi mortel, et il crée une curieuse et hallucinante médecine voyageuse où chaque insecte, chaque microbe est muni d'une adresse et chargé d'une mission : détruit tel être à telle place, — il est lui-même une victime de la médecine voyageuse. Il se croit salé, parle des millions d'Hervé, de religion, de femmes, de perversions sexuelles, mais aussi de vérole noire, de choléra.

Tout ce qui dans sa vie le tracassa revient sans cesse dans son délire sous la forme d'un cycle fermé ininterrompu et il monologue sans cesse, tantôt à voix basse, interminablement, tantôt avec exaltation. Son cerveau est percé de trous par la morphine et le podophylle, et sa pensée, dit-il, s'échappe par ces trous.

Pourtant, le malade se promène encore sous les frais ombrages et les pelouses vertes de la maison de santé, accompagné de François. Il sourit encore aux arbustes, aux roses, au printemps. Mais c'est la fin. Vieilli, amaigri, méconnaissable, il est bientôt la proie de terribles convulsions épileptiformes, qui se calment et se répètent. Il s'alite, et c'est bientôt le coma terminal. Le 6 juillet 1893, à 11 h. 3/4 du matin il meurt dans d'ultimes convulsions.

CONCLUSIONS

1° Il résulte de cette trop courte étude que Mau-
passant était né parfaitement sain au physique, doué
d'une santé et d'une force considérable, bien qu'il ait
eu dans ses ascendants un atavisme neuro-psychique
certain.

2° Que la maladie dont il mourut — qui fut,
comme nous l'avons longuement prouvé, une para-
lysie générale — fut une maladie « acquise ».

3° Cette paralysie générale fut aggravée simplement
par des abus physiques de toutes sortes, des excès
sportifs et sexuels.

4° Aggravée aussi par un labeur intellectuel extra-
ordinaire, et à la fin de sa vie par de dangereux stu-
péfiants : opium, morphine, haschich, cocaïne, sym-
phonies d'odeurs.

Il nous restait à montrer l'influence du mal sur les
œuvres, et surtout, son œuvre maîtresse « Le Horla »,
mais aussi, sur l'Eau, la Peur, etc. Les circonstances
troublées que nous vivons actuellement nous
obligent à remettre à plus tard cette œuvre si atta-
chante, dont il nous reste à prouver, dans des circon-
stances calmes, les documents.

Vu : le Président de la thèse,
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu : Le Doyen,
M. TIFFENEAU.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
G. ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

- A. BRISSON. — L'enfance et la jeunesse de Maupassant (*Le Temps* du 7 oct. 1897).
- A. DORCHAIN. — Quelques Normands (*Les Annales*, n° 884 ; *Lumbroso*, p. 57-65 ; Lettre à M. Lumbroso, p. 51-56).
- D^r GLATZ qui soigna Maupassant à Champel en 1891 (Interview *Lumbroso*, p. 575 et lettres à M. Lumbroso, p. 62).
- A. LUMBROSO. — Notes sur la mère.
- MAUPASSANT. — Lettre à Mlle de Bashkirtseff.
- E. MEYNIAL. — La vie et l'œuvre de Maupassant.
- D^r E. MORSELLI. — Lettres et notes *Lumbroso*, p. 473-575.
- POL NEVEUX. — Discours à l'inauguration du buste de Maupassant.
- GEORGES NORMANDY. — La fin de Maupassant.
- D^r MAURICE PILLET. — Le mal de Maupassant.
- HUGUES LE ROUX. — Portraits de cire.
- D^r PAUL SOLLIER. — Les phénomènes d'autoscopie, in-12, Paris, 1903, Alcan.

F. TASSANT. — Souvenirs sur Guy de Maupassant, par François, son valet de chambre.

LOUIS THOMAS. — La maladie et la mort de Maupassant (Lettre à M. Jacob, publiée par Gustave de Maupassant).

E. ZOLA. — Discours sur la tombe de Maupassant.

